

Christophe Feutrier

En 1983, à dix-neuf ans, **Christophe Feutrier** présente sa première mise en scène, *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco, à Saint-Étienne. C'est le début d'un parcours professionnel atypique qui se déroulera, après des études au Conservatoire de Genève, en grande partie hors de France. En Allemagne d'abord, où il est assistant en dramaturgie à la Kammerspiele de Munich pour les spectacles de Bob Wilson, Dieter Dorn et Thomas Langhoff, avant de rejoindre Berlin et le Transformtheater de Henryk Baranowski. Il y rencontre des artistes venus de Pologne, de Russie et des anciennes républiques soviétiques où il commence très vite à travailler. Il sillonne ainsi le Tadjikistan, le Kazakhstan, le Kirghizstan, l'Ouzbékistan et de nombreuses villes russes dont Moscou. Pendant vingt années de théâtre et de voyages, dont un séjour à l'Institut central du théâtre de Chine, il réalise plus d'une trentaine de créations et fait entendre dans plus de dix langues des textes de Molière, Rûmi, Musset mais également des auteurs contemporains tels Daniil Harms, Rémi De Vos, James Joyce, Bernard-Marie Koltès, Valère Novarina ou plus récemment Oleg et Vladimir Presniakov. Directeur de la compagnie Trajectoire-ADM (Amour du Monde), ce metteur en scène, auteur et traducteur est un familier de l'œuvre d'Eugène Ionesco, à partir de laquelle il a présenté plusieurs montages de textes et une mise en scène de *Jeux de massacre*. C'est avec *Délire à deux* qu'il est présent pour la première fois au Festival d'Avignon aux côtés de deux grands acteurs, **Valérie Dréville**, artiste associée en 2008, et **Didier Galas**.

Plus d'informations : www.trajectoire-adm.org

Entretien avec Christophe Feutrier

Les pièces d'Eugène Ionesco ont connu une période d'effacement relatif dans les années 90. Selon vous, pourquoi reviennent-elles aujourd'hui sur les scènes de théâtre ?

Christophe Feutrier : Mon intérêt pour Ionesco remonte à mes débuts comme metteur en scène sur une toute petite scène, le Théâtre du mètre carré, où j'avais monté en 1983 *La Cantatrice Chauve*. Je trouvais cette pièce très drôle et mystérieuse, c'est pour tenter de la comprendre que je m'en suis emparé. Plus tard, j'ai créé en Russie *Jeux de massacre* et *Scène à quatre*. Ionesco m'a toujours accompagné. Mais je suis conscient qu'il bénéficie d'un regain d'intérêt avec des reprises régulières de ses œuvres phares. Peut-être est-ce lié à un phénomène plus général : on observe en ce moment un besoin de ressourcement dans des textes des années 50 et 60. Il y a aussi cette position de recul et de refus qu'il a toujours manifestée en tant qu'artiste, cette contestation permanente, cette connaissance profonde de l'humain. Et bien sûr, il y a l'écriture, la langue baroque de Ionesco qui résonne fortement aujourd'hui à contre-courant des tendances « bio ».

Est-ce toujours la part comique de Ionesco qui justifie votre désir actuel de le mettre en scène ?

Ionesco me fait toujours rire, mais mes expériences de lecteur, mes nombreux voyages, ma connaissance plus intime de sa vie et de son œuvre ont bien entendu fait évoluer mon regard sur son écriture. Je suis touché par sa qualité d'homme rétif, toujours à contre-courant des opinions majoritaires et opposé à toute autorité intellectuelle dominante. Il a un parcours de Don Quichotte. C'est un poète hors mode avec une qualité d'écriture particulière, qui reflète le regard singulier qu'il porte sur le monde.

Ionesco disait qu'il fallait avoir un jeu burlesque quand on montait une tragédie et un jeu tragique quand on jouait une comédie. Quel est votre sentiment par rapport au comique dans *Délire à deux* ?

Dans le cas de *Délire à deux*, nous sommes en présence d'une pièce qui est comédie et tragédie en même temps. Le rire est essentiel mais il n'est pas le seul élément de la mécanique complexe de cette œuvre.

Pourquoi vous intéressez-vous à *Délire à deux*, pièce relativement peu jouée ?

C'est vrai que *Délire à deux* est une pièce peu commentée et peu mise en scène. Elle a été créée en 1962 au Studio des Champs-Élysées, à la demande d'Antoine Bourseiller, puis reprise par Jean-Louis Barrault et, bizarrement, même jouée sur le paquebot France en présence de Ionesco. Elle me passionne car elle est comme un précipité de son théâtre. On pourrait même dire qu'elle résume une part importante des thèmes ionesciens : le problème du couple, la mort, le paradis perdu, la relation au passé et au monde extérieur. Dramaturgiquement, c'est une pièce exigeante. Mais si je la monte aujourd'hui, c'est aussi parce qu'avec Valérie Dréville, rencontrée il y a une dizaine d'années à Moscou, nous avions un désir partagé de travail en commun. Nous avons imaginé un premier projet autour d'une pièce chinoise du XIII^e siècle qui ne s'est pas réalisé. Nous nous sommes retrouvés plus tard, lorsque je lui ai proposé *Délire à deux*. Elle a accepté de jouer cette pièce avec Didier Galas, sans doute parce que cela l'amène sur un territoire assez éloigné de ses fréquentations habituelles.

On accole toujours l'adjectif « absurde » au théâtre de Ionesco. Lui n'aimait pas ce qualificatif et préférait « insolite ». Comment le caractériseriez-vous ?

Moi, je préférerais l'adjectif « singulier ». Ionesco disait que penser, c'était avoir une idée différente de celle des autres, donc une pensée insolite ou singulière. Celui qui partage les idées d'un groupe ne pense pas. Penser, c'est s'affranchir. Je crois que le terme « absurde » a été inventé par un journaliste anglais pour réunir Beckett, Adamov et Ionesco. Mais c'est très restrictif pour chacun d'entre eux. Ce n'est peut-être pas son théâtre qui est absurde mais le sentiment qui l'habite lorsqu'il regarde

le monde autour de lui. C'est le monde qu'il devait percevoir comme absurde. On associe son théâtre à cette vision qu'il avait. Son théâtre est onirique, Ionesco puise son inspiration dans ses rêves.

Cette pièce est donc une pièce à « entrées » multiples ?

C'est une pièce polyphonique, qui peut par moment avoir une apparente tonalité boulevardière puis passer immédiatement dans une réflexion déchirante et profonde sur la nature même du sens de l'existence humaine. On est aussi dans le domaine de l'anthropologie, avec les digressions sur les limaçons, copiées sur Lamarck, grand savant qui a ébauché, dans un discours célèbre sur les animaux sans vertèbres, une des premières théories de l'évolution. Ionesco intègre souvent à ses pièces des théories philosophiques ou scientifiques qui l'ont intéressé, souvent en les détournant. Mais il n'est pas nécessaire de connaître ses sources pour apprécier la dimension polyphonique de son théâtre. Les registres de jeu sont très variés : cocasserie, dérision, drôlerie cohabitent avec une pensée forte sur l'origine de l'homme et son absence de devenir. Bien entendu, tout cela se mêle : il n'y a pas un chapitre sur chaque thème, car Ionesco est rusé, il adore brouiller les pistes et déranger le spectateur. Il est le poète qui entretient l'espoir du retour au paradis perdu. Le rire, la nostalgie, l'espoir, la lucidité sur une condition humaine qui tient autant du merveilleux que du monstrueux : c'est tout cela qui, pour moi, constitue l'essence du théâtre de Ionesco.

Dans *Délire à deux*, il y a un grand désordre conflictuel au sein d'un couple enfermé dans son appartement, mais aussi un grand désordre dans le monde extérieur à l'appartement. Quel rapport établissez-vous entre ces deux désordres ?

Je peux supposer que le désordre extérieur est la projection du désordre intérieur de ce couple. Ionesco ne répond pas vraiment. Il ne s'agit pas ici d'exposer une théorie mais juste de poser une question. Cette question ressemble probablement à celle que l'auteur s'était posée quand il a vu ses amis intellectuels roumains, poètes, penseurs cultivés, devenir tout d'un coup de fervents partisans du mouvement fasciste de la Garde de fer. Ont-ils, par « confusion de pensée », contribué à créer ce désordre politique terrifiant ou bien est-ce le contraire qui s'est produit ? En ce qui concerne la pièce, on peut accepter le postulat que c'est le couple qui crée le monde extérieur et génère son dérèglement ; un monde extérieur qui sourd de leur univers mental délirant. Finalement, que la guerre soit réelle ou pas n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est la réalité telle qu'elle est perçue par deux êtres humains seuls opposés au reste du monde. Pourquoi ce couple n'inventerait-il pas ces voisins et ce soldat ? Le conflit imaginé est un thème récurrent dans les œuvres de Ionesco, en particulier dans son roman *Le Solitaire*, où une guerre se déclare sans que l'on sache si elle existe vraiment ou si elle n'est qu'une création de l'esprit embrumé, car fortement alcoolisé, du héros. Dans *Délire à deux*, le thème de la guerre, de l'indifférence généralisée du monde extérieur (les autres) face à l'horreur en marche résonne comme un témoignage de ce qu'a connu Ionesco durant sa jeunesse en Roumanie. Ceux que l'on croyait connaître – nos voisins – ou craindre – le soldat – se révèlent soudainement à nous comme des monstres de carnaval.

Le titre de la pièce fait-il référence à la psychiatrie ?

On pourrait le penser puisque le « délire à deux » est un phénomène bien connu en psychiatrie, auquel Lacan s'est d'ailleurs intéressé. On sait que dans un couple, si une des deux personnes est prise par un délire, elle contamine son partenaire. La pièce étant l'œuvre d'un poète, elle n'est pas l'exposition d'un cas clinique et dépasse largement la problématique psychiatrique.

Le couple inventé par Ionesco est terrifiant, non ?

Ionesco exprime souvent une affection particulière pour ces gens un peu faibles, mais qui portent en eux, toujours vivantes, des traces du paradis perdu de l'enfance. Peut-être parce qu'à un moment donné de leur vie, ils ont été touchés par une forme de grâce. Voilà ce qui, sans doute, réunit ces deux personnages, et soude leur volonté de ne pas participer à cette guerre du dehors. Eux aussi sont rétifs. Et peureux face à ce qui pourrait survenir de l'extérieur. Comment ne pas penser, ici, à la peur provoquée par les régimes staliniens, quand nombre de citoyens tremblaient dès qu'ils entendaient des pas dans leurs cages d'escaliers à toute heure du jour ou de la nuit ? Mais là encore, ce n'est qu'un des éléments de la pièce, parmi ces éléments biographiques qui traversent toute l'œuvre de Ionesco.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

■

DÉLIRE À DEUX

d'Eugène Ionesco

SALLE DE MONTFAVET 

création 2010 – durée 1h10

21 23 26 27 À 18H / **22 24** À 15H ET 18H

mise en scène **Christophe Feutrier** dramaturgie **Denys Laboutière**

scénographie **Christophe Feutrier, Jean-Pierre Schneider** mouvement **Philippe Ducou**

environnement sonore et musical **Samuel Sighicelli** lumière **Samuel Marchina** costumes **Olga Karpinsky**

avec **Valérie Dréville, Didier Galas**

production Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E

avec le soutien de Pro Helvetia-Fondation suisse pour la Culture